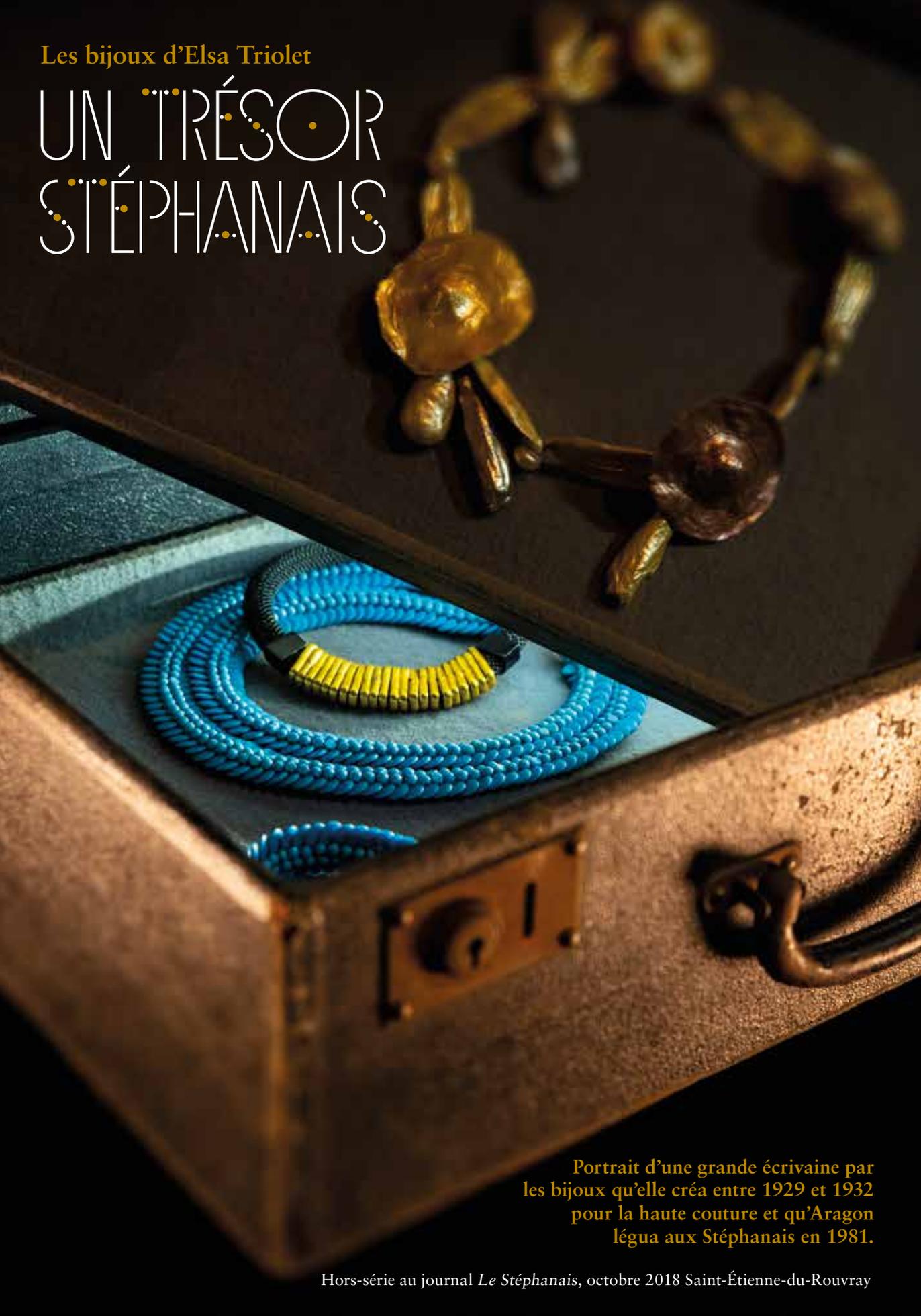


Les bijoux d'Elsa Triolet

UN TRÉSOR STÉPHANAIS



Portrait d'une grande écrivaine par
les bijoux qu'elle créa entre 1929 et 1932
pour la haute couture et qu'Aragon
légua aux Stéphanaïs en 1981.

Hors-série au journal *Le Stéphanaïs*, octobre 2018 Saint-Étienne-du-Rouvray

LA FEMME CRÉATRICE

p. 6 à 9 « Des créations de matières et d'illusion »

Coralie Cadène, historienne de la mode.

p. 10 et 11 « Le bijou est une ponctuation de la beauté »

Philippe Ferrandis, parurier.

p. 12 et 13 « Un regard observateur et distancié sur la haute couture »

Florence Calame-Levert, directrice du musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux.

LA FEMME AMOUREUSE

p. 18 à 21 « Comme deux tigres en cage »

Une histoire d'amour à la fois charnelle et intellectuelle.

p. 22 et 23 Elsa par Varda

Dans l'intimité de leur vie au moulin de Villeneuve.

LA FEMME POLITIQUE

p. 26 à 30 « La reconnaissance d'un créateur »

Georgette Gosselin, ancienne élue, a contribué à l'essor culturel de la ville.

p. 28 et 29 La bataille du livre

Nathalie Ponsard, historienne, revient sur ce mouvement d'éducation populaire.

p. 31 et 32 Écrire pour la liberté

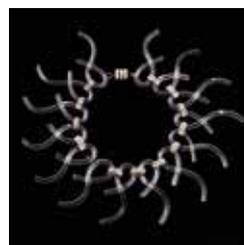
Elsa Triolet a mis ses mots au service de la liberté pendant la Seconde Guerre mondiale.

p. 33 « Une source d'émotion profonde »

Roland Leroy, ami intime de Louis Aragon.



© Art digital audio



Directeur de la publication : Jérôme Gosselin. Directrice de l'information et de la communication : Sandrine Gossent. Réalisation : service municipal d'information et de communication. Tél. : 02 32 95 83 83 - serviceinformation@ser76.com / CS 80458 - 76 806 Saint-Étienne-du-Rouvray Cedex. Conception graphique, mise en page : Aurélie Mailly. Rédaction : Fabrice Chillet, Vinciane Laumonier, Stéphane Nappez.

Secrétariat de rédaction : Céline Lapert. Relecture scientifique : Martine Thomas. Photo de couverture : Arnaud Bertereau – Agence Mona. Photographes : Anne-Charlotte Compan (A.-C. C.), Jérôme Lallier (J. L.), Jean-Pierre Sageot (J.-P. S.) Photographies Art digital audio: extraites de l'ouvrage *De Neige et de rêve – Les bijoux d'Elsa Triolet*, éditions Chêne-Médiris. Distribution : Benjamin Dutheil. Tirage : 8 000 exemplaires. Imprimerie : IROPA 02 32 81 30 60.

Une femme d'avant-garde

Durant deux mois, notre Ville va mettre en lumière un véritable trésor communal : la collection des bijoux dessinés et confectionnés, dans les années 1930, par Elsa Triolet, écrivaine, engagée dans la Résistance. Ces bijoux constituent des œuvres précieuses qui ont été léguées aux Stéphanois par Louis Aragon en 1981.

L'exposition présentée au centre culturel Le Rive Gauche revêt un caractère exceptionnel en rassemblant pour la première fois l'ensemble de la collection existante, enrichie d'éléments extérieurs qui dessinent le portrait d'une femme à l'avant-garde.

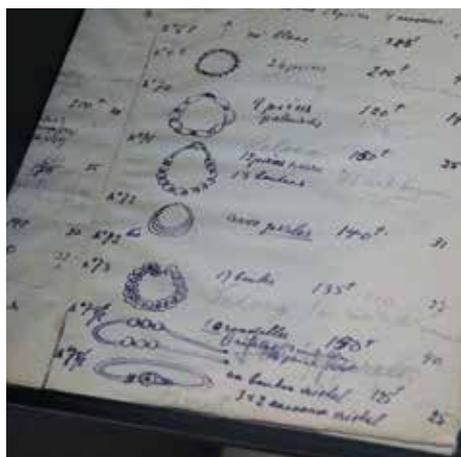
Cet événement, gratuit, a vocation, d'une part, à permettre au plus grand nombre de découvrir la beauté de ces bijoux, en mesurant leur intérêt dans l'histoire de la mode, et d'autre part à découvrir ou redécouvrir la personnalité d'une femme, Elsa Triolet, tout à fait singulière.

Pour Saint-Étienne-du-Rouvray, détenir cette collection patrimoniale, d'intérêt international, correspond à des valeurs municipales profondes : celles de l'art, de la culture et de la lecture publique en faveur desquels la Ville est singulièrement engagée depuis des décennies. N'est-ce pas dans notre commune, au Madrillet, que fut créée, suite à l'appel d'Elsa Triolet, une des premières bibliothèques de la bataille du livre en France, en 1949 ? Depuis, nous renouvelons le choix de l'accessibilité à la culture pour tous, en gardant la volonté, dans un contexte financier contraint, de conforter des équipements publics de qualité, sur tout le territoire municipal.

Nous vous invitons donc à venir découvrir cette formidable exposition et à participer aux initiatives organisées dans les différents quartiers de notre ville à cette occasion.

Joachim Moyse
Maire, conseiller régional

Jérôme Gosselin
Adjoint au maire à la culture





Elsa Triolet portant l'une
de ses créations, vers 1929.

Des bijoux dans une bibliothèque

1

« La collection de Saint-Étienne-du-Rouvray comporte 56 pièces dont 41 colliers, 12 bracelets, une ceinture et une paire de boucles d'oreilles. Il s'agit de modèles uniques, jamais portés mais présentés par Elsa Triolet aux maisons de haute couture et qui témoignent ainsi de ses recherches de création. S'y ajoutent deux carnets, un agenda de 1931, un coffre à bijoux, un croquis aquarellé, un meuble à fourniture et la valise à six plateaux qu'utilisait Aragon pour démarcher les maisons de couture et les acheteurs. »

2

« C'est Aragon, après la mort d'Elsa, qui a fait don de cette collection à la bibliothèque tenue, à l'époque, par Raymonde Lefebvre, jeune militante stéphanaise de l'Union des femmes françaises, qui avait suivi Elsa Triolet dans sa "bataille du livre", un mouvement visant à créer des bibliothèques dans les milieux ouvriers et populaires. De l'engagement et de l'amitié des deux femmes est née la première bibliothèque Elsa-Triolet, en France. »

3

« Un travail d'inventaire et de restauration a été engagé par Coralie Cadène, grâce à une aide financière de la Drac et de la Région Normandie en 2011 pour sauvegarder la collection et redonner de l'éclat aux différentes pièces en stoppant, par exemple, la corrosion de certains éléments. Une restauration légère a ensuite été effectuée en 2013 par Marie Peillet. Un seul collier n'a pas pu être restauré suite à l'impossibilité d'identifier un matériau de tissu teint. »

4

« Ce patrimoine a été présenté lors d'une rétrospective Elsa Triolet à la Bibliothèque nationale de Paris organisée par Aragon en 1972 ; puis partiellement exposé au Musée de la mode à Paris autour de la créatrice Elsa Schiaparelli en 2004 ainsi qu'au Grand-Hornu en Belgique, enfin plus récemment à Villefranche-sur-Mer, Évreux et à Dieppe. »

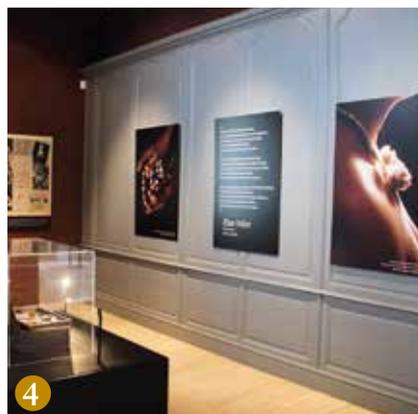
Martine Thomas. Attachée de conservation du patrimoine à la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray.



© Art digital audio



© Art digital audio





Coralie Cadène
à l'Opéra Garnier
de Paris, dans les
ateliers de couture
et de conservation
des tenues de ballet.

« Des créations de matières et d'illusion »

Coralie Cadène. Historienne de la mode, elle a réalisé le chantier de conservation préventive des bijoux d'Elsa Triolet.

Quelle émotion vous procurent les créations d'Elsa Triolet ?

C.C. : La première fois que je les ai vues, j'ai été émue par leur délicatesse, leur variété et leur modernité. Ces pièces pourraient être portées encore aujourd'hui. Savoir qu'il s'agit là de créations d'une écrivaine a renforcé mon intérêt. Ces bijoux sont le témoignage d'une parenthèse créatrice qui viendra nourrir la formation de son écriture.

Comment décririez-vous son style et ses influences ?

C.C. : On peut distinguer deux phases dans ses créations : la première révèle son intérêt pour l'art africain et océanique, tandis que la seconde marque une direction plus nette vers le monde de la haute couture. Ce qui ressort est le choix des matériaux bruts et des techniques originales d'assemblage. Elsa utilise des matériaux non précieux et atypiques tels le métal, la terre cuite, la nacre, le cuir ou la toile de coton imbibée de nacre.

Elle reste souvent dans la monochromie...

C.C. : Tout à fait. On a cependant des témoignages de sa sœur Lili Brik à qui elle envoyait des colliers de couleurs très bigarrées. Elsa s'adaptait aux commandes, imaginant des pièces extravagantes pour l'esprit baroque d'Elsa Schiaparelli ou plus épuré pour Madeleine Vionnet.

Elle avait suivi des études d'architecte. En quoi cela se retrouve-t-il dans ses créations ?

C.C. : Elsa ne pensait pas en image mais en relation de matériaux les uns aux autres, se plaisant à jouer avec les matières et à pratiquer l'illusion. Ainsi utilisera-t-elle la pâte de verre pour faire croire à la porcelaine. Elle récupérait des objets non précieux pour s'amuser des faux-semblants, dans un esprit qui rappelle le surréalisme. Les techniques de montage et d'assemblage sont, pour elle, de véritables recherches. En témoigne ce collier où les perles sont enfilées sur des mini-anneaux eux-mêmes passés un à un sur un galon (photo 1 p. 8).





Comment travaillait-elle ?

C. C. : Elle se fournissait dans le quartier du Sentier, chez Fried Frères notamment, et tenait un agenda conservé à Saint-Étienne-du-Rouvray, où elle indiquait le prix et le commanditaire de chaque pièce. Aragon jouait le rôle du commercial, se faisant réaliser une mallette munie de six plateaux pour se rendre chez les couturiers.

Elsa s'inscrit dans le début des bijoux fantaisie. Même si sa technicité n'égalait pas celle de grandes maisons, elle a participé au renouveau du langage bijoutier. Quel était-il à l'époque ?

C. C. : C'est Chanel qui démocratise le bijou fantaisie avec son sautoir de perles synthétiques qui fait scandale en 1928. La silhouette de la femme est alors envisagée dans son intégralité. Le bijou est intimement associé au vêtement et peut se porter au quotidien, sans occasion particulière. La mode commence à toucher un public plus large. Cependant, le parurier ne signe quasiment jamais ses créations. Il est encore considéré comme un simple fournisseur et reste dans l'anonymat.

Comment cette veine fantaisiste s'est-elle confirmée par la suite ?

C. C. : L'âge d'or du bijou fantaisie s'étend de 1930 à 1950. La maison Desrues sera parmi les grands paruriers de l'époque. Une autre étape, dans les années 1960, est marquée par Yves Saint Laurent qui ne concevait jamais une robe sans un bijou. Scemama deviendra une référence dans la parure composant des pièces baroques impressionnantes.

**Les créations d'Elsa ont-elles eu une influence dans le milieu de la mode ?
Laissent-elles un héritage ?**

C.C. : Il s'agit là du travail d'une créatrice isolée mais qui témoigne de l'évolution de son temps. J'ai cependant fait la découverte, lors d'une vente aux enchères, d'un collier signé Paco Rabanne et daté de 1970, qui reprend trait pour trait le dessin d'un des colliers d'Elsa : une pièce de crin blanc à l'aspect très aérien avec un nœud souple et léger. Un collier « de neige et de rêve » (photo ci-contre), selon la formule du journaliste qui le découvre à l'exposition universelle en 1931. ●

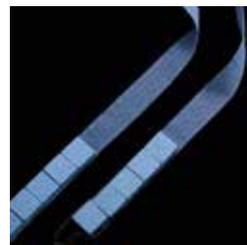
© Art digital audio



© A. C. C.

Philippe Ferrandis
dans ses ateliers
de création à Paris.





«Le bijou est une ponctuation de la beauté»

Philippe Ferrandis. Parurier à Paris.

Quel regard portez-vous sur les créations d'Elsa Triolet ?

P.F. : Elles me touchent car elles témoignent d'une démarche instinctive et renferment déjà une poésie. On sent un travail sur les volumes et un intérêt pour les matériaux et non pour la valeur intrinsèque du bijou. À l'époque, le bijou était encore un attribut du pouvoir, déterminant une appartenance sociale. On voit nettement qu'Elsa se libère de cet aspect pour parer la femme de papier, pourrait-on dire. Peut-être un pied de nez d'une artiste communiste à la haute couture parisienne !

Vous connaissiez cette collection...

P.F. : Je suis un féru d'histoire du bijou et, en découvrant ces créations, je me suis rendu compte qu'elles étaient très proches de mes premières collections, lorsque, disposant de peu de produits, je récupérais des matières pauvres pour les transformer. Un de mes colliers avec fleur de porcelaine m'a paru très familier de celui d'Elsa. Si elle avait persévéré dans cette voie, elle aurait certainement abouti à mes créations d'aujourd'hui.

Le bijou fantaisie est souvent perçu de façon négative...

P.F. : Surtout en France où la valeur sociale du bijou reste forte. Le terme « fantaisie » l'évoque bien, soulignant une forme de trom-

perie. Mais pourquoi l'or serait-il vrai et le laiton faux ? Aux États-Unis, le bijou fantaisie se dit « bijou du vêtement ». Jackie Kennedy portait notamment un collier de perles en plastique qui a été repris par Gérard Darel et qui est devenu le comble du chic, de l'allure et de la gestuelle.

Qu'est-ce qui fait l'identité de tels bijoux selon vous ?

P.F. : Ils sont une ponctuation de la beauté, accompagnent et continuent le geste féminin.

Elsa Triolet a appris son métier sur le terrain, par imprégnation, en se rendant dans le Sentier parisien et rencontrant les fournisseurs. Cette démarche est-elle possible aujourd'hui ?

P.F. : Elle l'était encore dans les années 1980, lorsque je me suis lancé dans cette activité, apprenant comment polir, sertir ou redorer des pièces dans le Marais. C'est ainsi que Givenchy m'a donné ma chance m'ouvrant la voie vers d'autres collaborations prestigieuses telles que Swarovski ou Chanel. Mais, aujourd'hui, les ateliers qui produisent pour la haute couture se comptent sur les doigts de la main. Tout est industrialisé. Je me suis moi-même mis à créer mes propres collections. La difficulté du bijou fantaisie est de durer dans l'éphémère. ●

« Un regard observateur et distancié sur la haute couture »

Florence Calame-Levert. Conservateur du patrimoine et directrice du musée d'Art, Histoire et Archéologie d'Évreux.



Dans *Colliers*, Elsa Triolet décrit, en 1933, son travail de parurière. Quel regard portait-elle sur le milieu de la mode ?

F.C.L. : Un regard critique et sans concession. Elle fait le portrait d'une haute couture parisienne fondée sur l'inégalité, s'enrichissant sur la misère des petites mains qui œuvrent dans les arrière-cours décrépies du Sentier. Elle n'épargne ni les créateurs ni leurs clients qui se nourrissent de l'injustice sociale. Un monde d'hypocrisie et de faux-semblants qu'elle décrit comme une « industrie du sourire » qui n'est que de façade.

N'était-ce pas étonnant pour une communiste revendiquée de participer ainsi au commerce du luxe parisien ?

F.C.L. : Elsa avait un intérêt assumé pour la coquetterie et continuera d'ailleurs à écrire pour des revues de mode après avoir quitté la haute couture, indignée par son fonctionnement. C'est par nécessité financière qu'elle s'est tournée vers ce commerce avec Aragon. De cet épisode, naîtra un livre qui dénonce les pratiques sociales et économiques de cette activité.

Son témoignage a-t-il une valeur ethnographique ?

F.C.L. : Tout à fait, dans le sens où l'ethnographie se concentre sur l'anecdotique et le microscopique pour révéler les mécanismes d'une société. Elsa part de la confection d'un bijou, objet trivial, pour décrypter le système qui l'entoure. Russe, elle observe avec un regard distancié. Dès les premières lignes de *Colliers*, elle remarque : « De l'extérieur, je vois mieux les particularités des mœurs et coutumes, du mode de vie de ces sauvages intéressants au point de vue ethnographique. Je vais les raconter. »

« Au Bonheur des dames, ce qui se cache sous ce titre ? Au malheur des femmes », écrit-elle. Que peut-on lire de la condition féminine derrière cette formule ?

F.C.L. : Une certaine colère qui ne la quittera pas. Elle-même souffrait d'une réputation de femme facile, vivant seule et choisissant ses amants. Elle oscillait entre la revendication de sa liberté et la vulnérabilité au regard des autres.

Quel symbole accordait-elle au bijou ?

F.C.L. : Le bijou fantaisie est le marqueur d'une possible émancipation féminine. Il permet à la femme d'échapper au poids du bijou précieux, traditionnel et reçu d'un héritage puissant. Rappelez-vous ces colliers appelés « chaîne d'esclavage » et attribués par l'homme à sa fiancée. Le bijou de pacotille est, à l'inverse, un consommable accessible à l'achat indépendant de la femme. Il est éphémère, soumis à la mode et à l'usure, comme peuvent l'être les relations. ●

© Art digital audio



1

« Ce collier de cuir teinté révèle les inspirations ethniques d'Elsa. Il en existe un modèle quasiment identique au Musée du Quai Branly, provenant d'Afrique du Sud. Chaque pièce de peau est repliée sur elle-même et découpée en franges. Porté très proche du cou, il devient un prolongement du vêtement, remplaçant presque le col. Le cuir doré vient raffiner l'ensemble à merveille. »
1931.

2

« On croit voir ici de la nacre mais ce collier de bain est constitué d'éléments en fibres de coton ou de papier recouverts d'une peinture obtenue à partir d'un mélange d'écailles de poissons, donnant l'illusion de la nacre. C'est l'une des pièces les plus volumineuses et les plus onéreuses de la collection. Elsa la vendra 300 francs à Schiaparelli qui aimait collaborer avec des artistes tels Dali et Cocteau pour des motifs toujours plus originaux. »
1930.

3

« On a retrouvé de nombreuses perles de verre teinté dans le petit meuble d'Elsa. Celles-ci évoquent les colliers égyptiens. Le lien en coton semble avoir été enduit d'une résine de nature organique pour lui donner l'aspect du cuir. »
1930.

4

« Ce collier, tout en transparence, ne cache rien. Le galon et le fermoir deviennent les principaux attraits esthétiques de la pièce qui revêt un style sobre, élégant et épuré, comme l'aimait la maison Vionnet à qui Elsa l'a vendu. »
1931.

5

« Par un petit miracle, Elsa a confectionné ce collier et ce bracelet sans fil, en insérant des sphères dans un boyau souple de cuir qu'elle a encerclé de petits anneaux noirs. Le cuir a été travaillé en surface pour donner ces filaments et cette impression de boules de coco. Peut-être un souvenir de son séjour tahitien ? »
1930.

Coralie Cadène, historienne de la mode.





La collection s'enrichit

Sobre et moderne, épuré et géométrique, ce collier ras de cou avec sa cordelette verte, ses vingt anneaux de métal argenté et ses deux éléments de résine noire, est la dernière acquisition de la Ville (page de gauche). En 1930, à la demande du couturier Molyneux, Elsa réalise un modèle en treize coloris d'anneaux et de galons différents, puisant son inspiration dans la mouvance Art déco. La Ville possédait déjà deux modèles similaires, argenté et doré. Celui-ci est inédit dans le corpus : il a été porté, contrairement aux prototypes de la collection, et comporte un fermoir en métal singulier. Vendu à Drouot en 2007, il a rejoint la collection couture d'Emmanuelle et Philippe Harros et est réapparu sur le marché de l'art, en juillet 2018, pour une vente à 850 euros. ●

© Art digital audio





Elsa Triolet et
Louis Aragon
dans le jardin
de leur maison
du moulin de
Villeneuve,
à Saint-Arnoult-
en-Yvelines.

LES AMOUREUX DE MONTPARNASSE

« Comme deux tigres en cage »

De 1928 à 1970, Elsa Triolet et Louis Aragon ont vécu une histoire d'amour à la fois charnelle et intellectuelle qui s'est incarnée dans une œuvre poétique et romanesque destinée à les unir pour l'éternité.

Elle, libre, lucide voire implacable. Lui, volubile, mondain, dandy chatoyant.

Elsa Triolet et Louis Aragon se distinguaient par bien des aspects de leur caractère et de leur tempérament. « *Ils étaient néanmoins faits l'un pour l'autre*, confirme Marie-Thérèse Eychart, maître de conférences à l'université Lille 1. *Ils partagent cette même passion des arts et de la poésie.* »

Elsa naît dans une famille de l'intelligentsia russe de Moscou. Très jeune, elle parcourt l'Europe et rencontre des personnalités parmi lesquels le linguiste Roman Jakobson ou le poète et romancier Boris Pasternak. En 1911, Elsa fait la connaissance du géant Maïakoski, poète, chantre du futuriste et militant au parti socialiste russe. Elle n'a que 15 ans. Un peu plus tard, dans les années 1920, on retrouve Elsa à Paris aux côtés des Montparnos avec Marcel Duchamp, Man Ray, Picabia. Un monde bohème fréquenté aussi par Louis Aragon qui a ses entrées dans les cafés d'artistes, la Closerie des Lilas et le Dôme. Ces deux-là étaient donc prédestinés à se croiser. « *Ce sont aussi deux personnalités d'une sensibilité très proche. Quand ils se rencontrent à la Coupole le 6 novembre 1928, ils abordent la trentaine et ils sont tous deux dans un grand état de solitude et de mal-être. Ce sont deux écorchés vifs, deux tigres en cage* », insiste Marie-Thérèse Eychart. La même année, Elsa publie *Camouflage* que certains

de ses amis considèrent comme un « prologue au suicide ». » Dans cet ouvrage, elle écrit notamment : « Je pense que je dois acheter du Véronal. En achèterai-je ou non ? [...] Il m'est trop douloureux de vivre. Cela équivaut à marcher sur du verre brisé. » De son côté, Aragon, dans *La Grande Gaieté* confie son désespoir alors qu'il sort d'une tentative de suicide suite à sa relation tumultueuse avec Nancy Cunard, une riche héritière, fille du plus grand armateur de Grande-Bretagne. Elle quitte Aragon en 1928 après avoir rencontré un pianiste de jazz américain, Henry Crowder. Alors, il faut vivre vite et s'aimer sans tarder. « Je t'ai dit Madame et tu le même soir », écrira Aragon à propos de sa rencontre avec Elsa en novembre 1928.

Un couple moderne

D'emblée, le couple Triolet-Aragon se construit avec des buts d'existence communs et selon des principes qui s'accordent aux aspirations d'Elsa Triolet, bien décidée à vivre sa vie comme elle l'entend. « *On peut effectivement parler d'un couple moderne. Elsa était une femme insoumise. Aragon jaloux ne pensait pas qu'elle pouvait écrire au début. Elle s'est battue seule pour faire ce qu'elle voulait. Elle décide seule de s'investir dans la Résistance alors qu'Aragon lui explique qu'il lui suffit d'écrire pour s'engager sans risquer sa vie sur le terrain. Elle dirige seule le Comité national des écrivains et s'engage*



seule dans la bataille du livre. Elle tient seule sa chronique théâtrale dans les Lettres françaises. Elle aime des hommes en toute liberté et conduit sa vie personnelle de manière indépendante comme sa sœur Lili Brik », explique Marie-Thérèse Eychart. Aragon reconnaît sans mal avoir été influencé par Elsa : « *Elsa m'avait arraché mes lunettes masculines, ces préjugés de l'homme qui, sous le prétexte d'assumer toutes les responsabilités du couple, confine la femme à n'être que sa femme, son reflet.* » Peut-on pour autant parler d'une féministe avant l'heure ? « *Elsa n'est pas une idéologue, ni*

une essayiste qui s'est emparée de cette question. En revanche, elle a incidemment traité la question de l'égalité homme/femme dans son œuvre sans jamais en faire une théorie. Dans des textes assez virulents, elle parle des hommes comme les rois de la création qui ne reconnaissent pas les femmes comme leurs égales. » Au-delà, lorsqu'elle s'exprime dans le cadre de l'Union des femmes françaises, elle se focalise moins sur les femmes que sur une émancipation qui s'applique à tous. Elle insiste aussi sur le rôle de la femme dont une des responsabilités est de former ses enfants à la paix, un rôle prioritaire.

Unis à jamais par leur œuvre

Chantés par Ferrat, les amants du siècle, Elsa Triolet et Louis Aragon, ne se contentent pas de gloser sur leur union et de jouer avec la presse comme Gala et Dalí. Leur histoire d'amour, sincère et profonde, se distingue à bien des égards par le projet commun d'écriture qui anime l'un et l'autre. Une histoire qui va bien au-delà de l'union des cœurs et des corps. La réalité ne saurait donc se réduire à l'union d'un grand poète engagé et d'une muse, bienveillante qui s'efforce uniquement de faire valoir les talents de son époux. Elsa Triolet demeure bien une écrivaine à part entière dont les qualités sont reconnues par les plus grands et en particulier Albert Camus qui écrit à propos du *Cheval blanc*, écrit à Lyon entre février et mai 1943 : « On quitte votre livre avec l'impression d'un feu d'artifice ininterrompu, d'une étonnante prodigalité de dons, de la plus brillante des grâces. » Elsa Triolet est une grande auteure, et pourtant, lorsqu'elle reçoit le prix Goncourt en 1945, première femme à être couronnée depuis la création du prix en 1903, certains n'hésitent pas à dire qu'elle a été distinguée uniquement parce qu'elle est la femme d'Aragon. Elsa

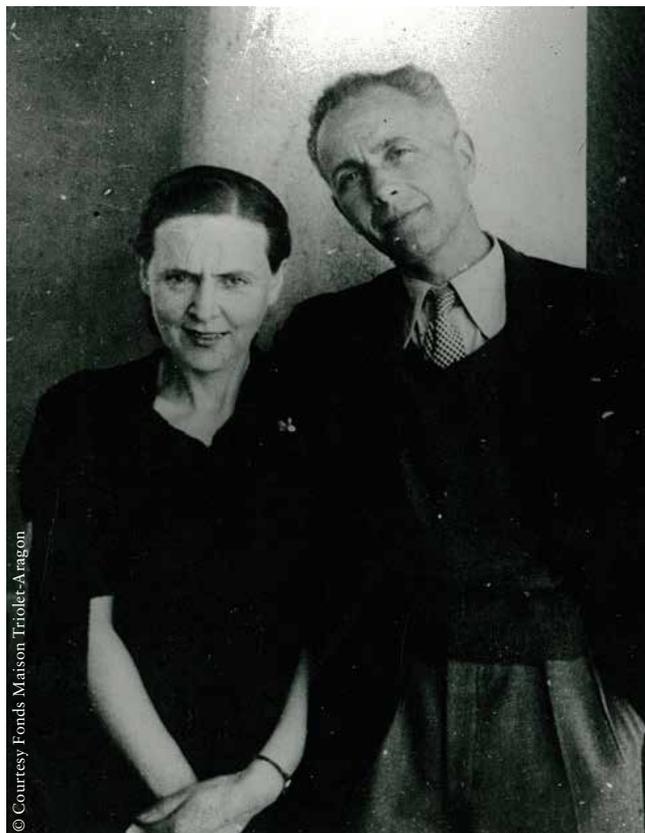
« Dans l'ensemble des livres que j'ai publiés de 1936 à 1964, on peut s'apercevoir que même là où Elsa n'est pas nommée, elle est présente. [...] Ce n'est pas seulement l'Elsa physique dont il est question, [...] mais pour moi c'est l'aventure intellectuelle de ma vie aussi, ma vie avec Elsa. » (interview de Louis Aragon, février 1964)

célèbre et reconnue pour ses qualités d'auteure demeure malgré tout dans l'ombre de son compagnon, étouffée. Claude Mauriac en 1970 écrira : « Nous avons un peu trop tendance à négliger en Elsa Triolet un écrivain dont nous n'ignorions pourtant pas que le ton ne ressemblait à nul autre. »

Les mots par-delà la mort

La création et l'inspiration partagées auront tenté d'avoir raison de cette injustice. En 1964, débute la parution des Œuvres

romanesques croisées, alliance des romans d'Aragon et d'Elsa pour « s'opposer à ce qu'on nous arrache l'un à l'autre », insiste Elsa. « *Ils bâtissent un monument littéraire qui les place définitivement sur un pied d'égalité* », insiste Marie-Thérèse Eychart. Une écriture du couple à part entière, où les thèmes et les références se répondent d'un roman à un poème. Jusqu'à ce qu'Elsa et Louis deviennent tout à fait indissociables, leur union scellée noir sur blanc sur des centaines de pages. ●



© Courtesy Fonds Maison Triolet-Aragon

« *Que serais-je sans toi qu'un balbutiement* », chantera Jean Ferrat dans une chanson confession qu'Aragon adresse à Elsa.

EN IMAGES

Elsa par Varda

En 1966, Agnès Varda réalise un court-métrage documentaire intitulé *Elsa la rose*. Dans l'intimité de leur vie au moulin de Villeneuve, Elsa Triolet et Louis Aragon se livrent à cœur ouvert.

Durant la seconde moitié des années 1960, Elsa Triolet et Louis Aragon sont reconnus par le monde des arts et des lettres comme d'authentiques monuments nationaux. À l'automne 1966, Madeleine Renaud, Edwige Feuillère et Jean-Louis Barrault se retrouvent pour lire sur scène des textes du couple, quelques jours avant la diffusion sur la deuxième chaîne de l'ORTF d'un documentaire réalisé par Agnès Varda.

En 1970, à la mort d'Elsa, la réalisatrice racontera l'origine de ce projet à un journaliste des *Lettres françaises* : « J'ai eu la joie d'être

admise dans la confiance d'Aragon racontant Elsa pour un petit film que je réalisais. Je les ai vus feuilleter ensemble des vieilles photographies d'avant leur rencontre... J'ai vu le regard d'Aragon sur une petite fille qu'on appelait Zemlianichka (Fraise des bois) et son regard sur la jeune fille de seize ans qui avait déjà *Les Yeux d'Elsa*. »

Confession à deux voix

Le film se déroule donc comme un échange de regards à travers la caméra d'Agnès Varda. Pendant une vingtaine de minutes, Elsa et



© Marilou Parolini

Louis se racontent, en toute sincérité et parfois sans complaisance. Sur une musique de conte de fées, le film s'ouvre sur la voix d'Aragon qui déclame et répète à l'envi : « Je suis plein du silence assourdissant d'aimer... ELSA »

Elsa se souvient de la première rencontre, du coup de foudre. « Louis ressemblait à un danseur d'établissement. Il était très mince et très beau, un peu trop beau. » Agnès Varda imagine et remet en scène cette rencontre à la Coupole alors que plus de trente ans ont passé. Aragon joue aux dés. Le destin s'amuse. Elsa Triolet se prête au jeu de passer cette porte battante qui conduit au bar, une fois, deux fois, trois fois. Hésitante, maladroite, elle ne peut s'empêcher de jeter un œil vers la caméra. Pendant ce temps, Ferrat entonne le refrain célèbre : « Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant ? »

La suite du documentaire déroule l'histoire d'une vie marquée par les engagements, la guerre, la création. Les deux amants se retournent vers leur passé et Agnès Varda enchaîne les flash-back. Quand Elsa et Louis se taisent, c'est par la voix de Michel Piccoli que le dialogue reprend, par poèmes interposés. « Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire. » Les yeux d'Elsa se retrouvent en gros plan, à 20 ans, à 30 ans, à 60 ans. Les plans s'enchaînent, hypnotiques. En contre-champ, le regard d'Aragon n'a rien perdu de son éclat ni de sa tendresse. À tel point que le documentaire se confond avec une déclaration d'amour. À la fin, conscient du stratagème, le poète marque bien les limites



© Ciné-Tamaris, 1966.

de ce film, hors du temps : « Pour l'instant, contentez-vous de ce conte de fées où tout semble faussement résolu. Ils se marièrent et vécurent longtemps heureux comme dans tous les contes. »

À la campagne

En août 1951, Elsa Triolet et Louis Aragon deviennent propriétaires pour la première fois. Sans quitter tout à fait leur appartement parisien, ils se retrouvent de plus en plus souvent au moulin de Villeneuve à Saint-Arnoult-en-Yvelines. Un coin de campagne où le couple va puiser de nouvelles inspirations.

1

Dédié à l'écriture, le moulin de Villeneuve est aussi un lieu ouvert aux amis, artistes, écrivains. Sur cette photo prise dans les années 1950, on peut apercevoir Tristan Tzara à gauche d'Aragon et le poète Guillevic, assis juste à droite d'Elsa Triolet. En octobre 1957, le couple organisera une fête au moulin à l'occasion du lancement du premier Spoutnik.

2

Tandis qu'Aragon, directeur des *Lettres françaises*, est retenu à Paris une partie de la semaine, Elsa passe plus de temps au moulin et se charge de la décoration. Elle s'intéresse beaucoup à ce qui se passe à Saint-Arnoult-en-Yvelines, jusqu'à y puiser le cadre de vie d'un roman. *Rose à crédit*, publié en 1959, décrit la vie d'une petite commune rurale, située près de Paris à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Aragon s'attachera davantage à évoquer la beauté du parc dans ses poèmes, le décrivant comme un « jardin d'eau fraîche et d'ombre ».

3

Au moulin, Elsa et Louis découvrent le goût du jardinage et l'amour des chiens. « J'ai terriblement envie de vivre dans le calme et la solitude. [...] Toute la journée, Aragocha [surnom d'Aragon, NDLR] nettoie, gratte, s'active dehors et dans la maison. Il a esquiné tous ses costumes, [...] il trimballe des charges beaucoup trop lourdes pour lui, et tout cela avec son ardeur habituelle. Si nous avions eu beaucoup d'argent, nous n'aurions pas trouvé mieux que cette maison. » (Lettre d'Elsa à sa sœur Lili, 2 septembre 1951)

4

C'est en se promenant dans le parc qu'Elsa sera terrassée le 16 juin 1970 par une crise cardiaque. Aragon fera jouer ses relations et c'est le président de la République, Georges Pompidou, qui fera en sorte qu'Elsa soit enterrée dans la propriété, comme elle le souhaitait. Aragon la rejoindra à sa mort en 1982, au pied des grands arbres du parc.



© Pablo Volta



© Pablo Volta



© Pablo Volta



© Courtesy Fonds Maison Triolet-Aragon

« La reconnaissance d'un créateur »

Georgette Gosselin a été élue municipale de 1959 à 1995. Ayant largement contribué à l'essor culturel de la ville, elle était présente le 3 décembre 1981, auprès du maire Michel Grandpierre, lorsque Jean Ristat vint remettre les bijoux d'Elsa aux Stéphanois.



LA FEMME POLITIQUE

© Art digital audio



Pourquoi les bijoux d'Elsa arrivent-ils à Saint-Étienne-du-Rouvray en 1981 ?

G.G. : Il y a un personnage clé dans cette histoire. Il s'agit d'une dame stéphanaise qui s'appelait Raymonde Lefebvre, décédée en 1999 à l'âge de 88 ans.

Raymonde Lefebvre était une femme de caractère, toujours dans l'action, débordante d'énergie. Sans elle, son association, puis la Ville, n'auraient peut-être pas hérité des 56 bijoux aujourd'hui exposés au Rive Gauche.

Pendant vingt ans, cette militante a correspondu avec Elsa Triolet. Elles s'étaient liées d'amitié en juin 1949 à Marseille, où Raymonde Lefebvre avait été proposée comme déléguée au congrès de l'Union des femmes françaises, l'UFF.

Elsa Triolet y était montée à la tribune pour appeler à la « bataille du livre », une action initiée en faveur de la création de bibliothèques dans les quartiers, les usines, au plus près de la population. Ce sont les fameuses BBL, les bibliothèques de la bataille du livre (lire p. 30). De retour à Saint-Étienne-du-Rouvray,

Raymonde Lefebvre est enthousiaste. Six mois plus tard, elle inaugure dans un local prêté par la mairie au Madrillet la première ou l'une des toutes premières BBL de France! Raymonde lui donnera le nom d'Elsa-Triolet... L'écrivaine en était très fière. Mais conviée aux vingt ans de « sa » bibliothèque, l'invitation ne lui arrivera qu'au lendemain de son décès, survenu le 16 juin 1970.

Quelques jours plus tard, Aragon écrit à Raymonde Lefebvre. Il lui promet de venir la voir à Saint-Étienne-du-Rouvray. Promesse qu'il tiendra en août 1970, deux mois après la mort d'Elsa, et en 1972 où il donnera une conférence au Château blanc, dans un gymnase Jean-Macé archi-plein. Il lira son poème « Persienne » dans un grand silence suivi d'applaudissements enthousiastes.

C'est donc Louis Aragon qui a voulu lui léguer les bijoux ?

G.G. : Elsa Triolet en avait-elle exprimé le souhait ou Aragon a-t-il voulu donner un souvenir de sa femme à une autre femme ? Je ne sais pas. Raymonde Lefebvre avait peut-





être été la plus proche d'Elsa Triolet lors de la bataille du livre. Mais dans cette histoire, il y a un autre personnage clé. C'est Roland Leroy [lire notre interview, pages suivantes, NDLR]. Roland Leroy était un ami du couple Triolet-Aragon. C'est lui qui accompagnera Aragon à Saint-Étienne-du-Rouvray en 1970 et 1972. Et c'est donc naturellement à Roland Leroy, lorsque l'état de santé de l'écrivain lui interdira tout déplacement important, qu'il confiera le soin de remettre les bijoux à la bibliothèque Elsa-Triolet. Roland Leroy et le poète Jean Ristat, secrétaire d'Aragon, se rendront alors à Saint-Étienne-du-Rouvray, le 3 décembre 1981 où nous les attendions à l'hôtel de ville. Autour de Raymonde Lefebvre, se trouvaient les membres de son conseil d'administration, Michel Grandpierre, le maire,

Bataille du livre : contrecarrer l'invasion culturelle américaine

L'historienne, Nathalie Ponsard, est l'auteure d'une thèse et d'un livre sur les *Lectures ouvrières à Saint-Étienne-du-Rouvray*, publiés en 1999 et 2007 (L'Harmattan).

« Engagée par le Parti communiste, la bataille du livre commence officiellement en mars 1950. Elle s'inscrit dans la guerre froide et comporte donc un volet politique qui consistait à contrecarrer ce que les communistes appelaient alors "l'invasion" de la culture de masse américaine. Il faut toutefois distinguer l'objet politique et la manière dont les militants de base menaient leur action sur le terrain en faveur de la lecture publique,

notamment en milieu ouvrier. Pour Raymonde Lefebvre, l'histoire commence toutefois un peu avant 1950. En 1947, elle rencontre Yvonne Dissoubray, la secrétaire départementale de l'Union des femmes française (UFF), une organisation issue de la Résistance, liée au Parti communiste. C'est Yvonne Dissoubray qui la convainc de créer un comité local de l'UFF au Madrillet... lequel l'enverra à Marseille en juin 1949 où elle entendra Elsa

Triolet appeler à la bataille du livre. La bibliothèque de la bataille du livre (BBL) qu'elle créera à son retour répondait également au nom de "bibliothèque populaire progressiste", c'est le terme qu'elle utilisait dans son cahier d'écolier pour expliquer sa démarche en août 1949 après qu'Elsa Triolet avait accepté de la parrainer. Mais bien qu'inscrite dans le mouvement des BBL, la bibliothèque de Raymonde Lefebvre participait aussi

moi-même, première adjointe, et d'autres élus municipaux. Un an plus tard, Raymonde Lefebvre confiait les bijoux à la Ville...

Comment expliquez-vous qu'une ville pauvre comme Saint-Étienne-du-Rouvray ait pu être (et le soit encore !) si riche sur le plan culturel ?

G. G. : Saint-Étienne-du-Rouvray était à l'époque une ville culturelle dont on parlait beaucoup en France. Cela avait commencé dès 1959, date de l'élection du maire communiste Olivier Goubert. Il faut dire qu'il n'y avait rien autour, c'était un désert culturel. Pourtant, le terrain stéphanois était favorable à cette éclosion. Les comités d'entreprise et conseils d'établissement gérés par les travailleurs eux-

mêmes étaient des foyers culturels importants, comme à la Chapelle Darblay [usine de papier, aujourd'hui Europac, NDLR] et aux ateliers Quatre-Mares de la SNCF. Quant à la municipalité, avec le poète Jean Verdure comme adjoint à la culture jusqu'en 1971, elle ouvrait la porte au théâtre, à la poésie, organisait une exposition d'art contemporain et demandait à Gérard Gosselin, artiste peintre, de créer à Saint-Étienne-du-Rouvray un comité local de l'Union des arts plastiques, l'UAP. Dès 1963, était inauguré le premier festival culturel, manifestation qui s'est poursuivie chaque année jusqu'à l'ouverture du Rive Gauche en 1993.

En 1974, la municipalité avait également organisé une grande rencontre sur le thème « la culture, pourquoi », avec la physicienne



clairement d'un mouvement plus large qui est celui de l'éducation populaire.

Quand on analyse les ouvrages achetés dans les premières années, on observe que Raymonde Lefebvre avait créé une sorte de bibliothèque communiste idéale.

Mais à partir des années 1960-1970, on observe une certaine ouverture... L'objectif de Raymonde Lefebvre devient avant tout celui de donner le goût de la lecture aux gens. »





Georgette et Gérard Gosselin
compulsant leurs archives
sur Elsa Triolet.

Hélène Langevin-Joliot, l'écrivaine Edmonde Charles-Roux, l'architecte Jean Renaudie et le compositeur Max Pinchard, le peintre Ladislav Kijno et Roland Leroy. Je me souviens avoir discuté d'Elsa Triolet avec Edmonde Charles-Roux car je savais qu'elles étaient très amies. Edmonde Charles-Roux était très au courant de ce que nous faisons à Saint-Étienne-du-Rouvray. Dans la publication littéraire *Les Lettres françaises* où collaboraient Louis Aragon, Elsa Triolet, Raymond Queneau, Georges Sadoul, Jean Lescure, on parlait fréquemment de notre ville... Son activité culturelle était reconnue bien au-delà du Parti communiste. Les musées nationaux nous ouvraient grand leurs portes. Je me souviens avoir pu emprunter à la BNF 120 gravures de Jacques Callot du XVII^e siècle. Nous avons

exposé des sculptures de Rodin, d'Antoine Bourdelle, de Giacometti, le fameux Pouce de César, Germaine Richier... mais aussi des œuvres de Picasso, de Fernand Léger, Matta, Pignon, Miró... En nous léguant les bijoux d'Elsa, Aragon a peut-être voulu nous offrir la reconnaissance d'un créateur au travail culturel réalisé ici, à Saint-Étienne-du-Rouvray. ●



© Art digital audio

Écrire pour la liberté

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Elsa Triolet fut l'une des rares écrivaines françaises à s'investir avec autant de courage dans la Résistance tant par ses textes que par son engagement physique, parfois même au risque de sa vie.

Elsa Triolet est une résistante dans l'âme. « Elle s'engage dès sa jeunesse, explique Marianne Delranc-Gaudric, docteure en poétique comparée. Sans doute dès la révolution russe de 1905 alors que sa sœur Lili est déjà impliquée dans des mouvements révolutionnaires. »

On la retrouve encore en février 1917, sur la place Rouge à Moscou auprès de sa mère après l'abdication de l'empereur Nicolas II. « J'ai gardé le souvenir d'un petit bonhomme, un moujik qui littéralement sautait de joie. On se disait la grande horreur est finie. C'était immense », se souvient Elsa Triolet dans une interview radiophonique réalisée en 1966.

« La littérature de la Résistance aura été une littérature dictée par l'obsession et non pas une décision froide. Elle était le contraire de ce qu'on écrit d'habitude par le terme d'engagement, elle était la libre et difficile expression d'un seul et unique souci : se libérer d'un intolérable état de choses. »
Elsa Triolet.

« Toi, tu vivais comme un possédé »

Mais c'est après la rencontre avec Aragon, dans les années 1930, que les engagements d'Elsa deviennent plus décisifs. Le couple se retrouve solidaire dans l'action. En février 1934, elle est aux côtés de Louis Aragon lors d'une manifestation antifasciste, place de la République à Paris. En 1936, Elsa marche dans les traces de son amant jusqu'en Espagne pour soutenir les Républicains. « Toi, tu vivais comme un possédé, tu travaillais, tu militais, tu écrivais. J'étais là, je te suivais : meetings, grèves, accidents... un voyage en Espagne pendant la guerre, en 36... » L'arrivée du Front populaire au pouvoir en France la même année conforte le couple dans la nécessité d'agir en faveur d'un certain idéal de société et de modèle politique.

Femmes de la Résistance

Le couple se marie le 28 février 1939, quelques mois avant le début de la guerre. Juive et mariée à un communiste, Elsa est plus que jamais vouée à lutter pour ne pas disparaître. « Je ne peux admettre l'idée qu'on arrivera à la fin de cette guerre et que quand on me demandera : Et vous qu'avez-vous fait ? Je devrai dire : Rien. » Elsa ne compte pas s'impliquer comme un pur esprit, juste en agitant des idées. « Elle réalise un reportage dans le maquis, elle transmet des messages, elle transporte des journaux, elle joue le rôle d'agent de liaison », insiste Marianne Delranc-Gaudric. En écriture encore, Elsa



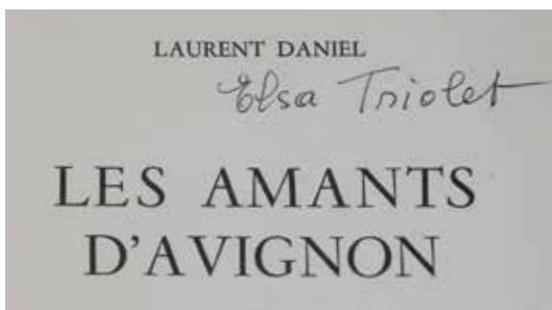
Triolet est résolue à mettre sa plume au service du réel. Elle préfère mettre en scène des héroïnes ordinaires, insoumises et indépendantes. « Des circonstances fantastiques avaient révélé les possibilités insoupçonnées des êtres. [...] Les voilà, ces gens ordinaires, devenus chefs de maquis, agents de liaison, les voilà qui abritent des résistants, portent des paquets, cachent des armes... » (Œuvres romanesques croisées T.5 – Préface à la clandestinité) « *Elsa Triolet est une des premières écrivaines, sinon la première, à mettre en scène des femmes dans la Résistance, rôle qui sera reconnu officiellement à la Libération et qui leur permettra d'obtenir le droit de vote* », insiste Marianne Delranc-Gaudric. Poussée par l'urgence d'agir et de témoigner Elsa Triolet est la première aussi à évoquer dans une nouvelle intitulée *Clair de Lune* et publiée en 1942 le cauchemar des camps de concentration.



© J.L.

La Drôme en armes

En juin 1944, la guerre n'est pas encore terminée. Elsa Triolet et Louis Aragon s'engagent dans une action clandestine avec la publication d'un journal intitulé *La Drôme en armes*. Le premier numéro est daté du 10 juin 1944 et se compose d'une simple feuille recto verso destinée en particulier aux maquisards. Il s'agit de remonter le moral des troupes par tous les moyens. On peut y lire un communiqué des Forces françaises de l'intérieur (FFI) qui rappelle les derniers faits d'armes victorieux de ces « soldats sans uniformes », membres de la « milice patriotique ».



© J.L.

Les amants d'Avignon

Cette nouvelle écrite par Elsa Triolet paraît en octobre 1943 aux Éditions de Minuit à Paris. Poussée par des circonstances hors du commun, Juliette Noël, une jeune femme ordinaire, se met à accomplir des actes héroïques. Pour signer cette nouvelle publiée dans la clandestinité, Elsa Triolet a choisi un pseudo : Laurent Daniel en hommage à Laurent et Danielle Casanova, un couple de résistants.

« Une source d'émotion profonde »

Député stéphanois de 1956 à 1958, de 1967 à 1981 et de 1986 à 1988, ancien directeur du journal *L'Humanité* de 1974 à 1994, auteur du livre *La culture au présent* (1972), Roland Leroy était un ami intime de Louis Aragon. C'est à sa demande que l'écrivain s'est rendu deux fois à Saint-Étienne-du-Rouvray en 1970 et 1972, avant de décider de léguer les bijoux d'Elsa à la Ville en 1981.

Comment s'est passée votre venue à Saint-Étienne-du-Rouvray avec Louis Aragon en 1970, peu de temps après le décès d'Elsa ?

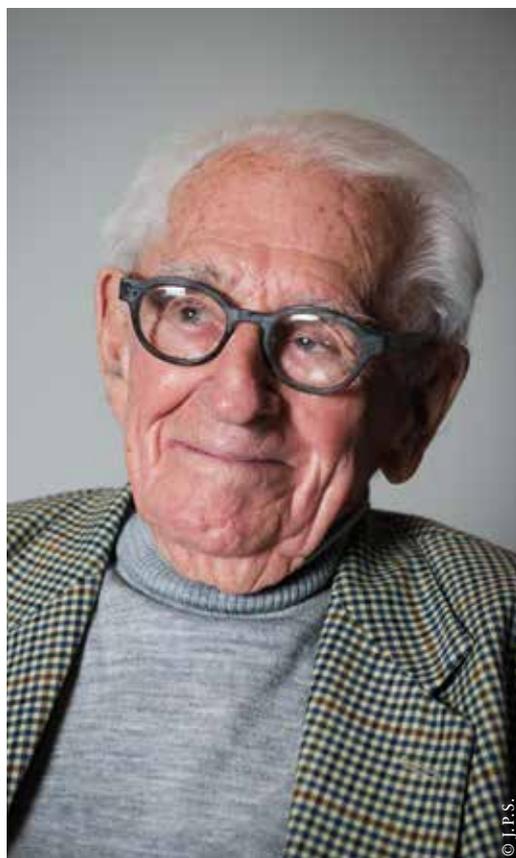
R.L. : J'étais très ami avec Louis Aragon, très proche de lui. J'étais aussi très ami avec Elsa. J'ai vécu avec Louis la profonde douleur qu'il a ressentie à la perte d'Elsa. Je l'ai alors invité à venir voir Saint-Étienne-du-Rouvray, en août 1970. Il a accepté de venir pour marquer l'amitié qui le liait étroitement à moi. C'est pour cette raison qu'il a pris la décision de donner les bijoux d'Elsa à Saint-Étienne-du-Rouvray. Naturellement, on avait fait de Raymonde Lefebvre la personne qui recevrait ce cadeau qui signifiait l'attachement profond de Louis et d'Elsa, au nom de laquelle il s'exprimait, avec moi. Je suis ému d'en parler... Et quand il est revenu en 1972, c'était bien entendu un événement dans la commune.

Quel souvenir gardez-vous de Saint-Étienne-du-Rouvray à cette époque ?

R.L. : J'en garde le souvenir des luttes passées et du prestige qu'était celui de Saint-Étienne-du-Rouvray à l'intérieur du Parti et du journal *L'Humanité*.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur les bijoux d'Elsa ?

R.L. : Pour moi, c'est le témoignage émouvant, joli bien sûr, mais avant tout émouvant



de la vie d'Elsa et de son lien profond avec Louis. De les voir aujourd'hui exposés à Saint-Étienne-du-Rouvray, c'est une source d'émotion profonde. C'est le souvenir émouvant de la nature et de l'étroitesse du lien qui m'unissait à Elsa et à Aragon... ●

1

« Pauvre Louis ! Pour lui aussi, le commerce était une chose parfaitement insolite. À six heures du matin, sans avoir le temps de déjeuner ni de se raser, il courait la valise à la main dans le quartier éloigné des maisons de commission. Moi, je préparais déjà une deuxième collection de colliers en choisissant le matériel de telle sorte que Louis n'ait pas trop de mal à porter la valise. Ce facteur tout à fait nouveau de création des modèles m'a amenée à des résultats inattendus. J'ai inventé des colliers presque impondérables, en crin blanc, dont on a écrit, quand ils furent exposés au "Salon des artistes modernes", que c'étaient "des colliers de neige et de rêve" ».

Colliers, Elsa Triolet, traduit du russe par Léon Robel.

2

« J'ai découvert les bijoux d'Elsa en 1986. Ils étaient en vrac dans la valise qu'utilisait Louis Aragon pour démarcher les créateurs de mode. Ils étaient dans l'état où les avait rangés Elsa Triolet lorsqu'elle a décidé d'en arrêter la fabrication. Le couple en avait ras-le-bol du milieu de la mode (« ce sont des maisons de commerce, des sociétés par actions, qui ne se distinguent en rien de n'importe quelle entreprise commerciale », écrit-elle dans *Colliers*). Dans la valise, il y avait également un petit meuble où elle rangeait ses perles, une aquarelle représentant des colliers et trois carnets. Dans l'un, elle y détaillait les matériaux et la fabrication de chaque collier car, après avoir réalisé et testé chaque prototype, Elsa en confiait la fabrication à des petites mains. Dans l'autre carnet, elle consignait les commandes, les clients, le prix de chaque collier... »

Nathalie Gosselin, commissaire de l'exposition de Villefranche-sur-Mer, en 2014.

3

« Louis avait une grande collection de sculptures nègres qu'il avait rassemblées lui-même et qu'il aimait beaucoup. Il avait déniché dans les ports et les marchés aux puces des pièces de musée. Cette collection a servi pour l'"exposition anticoloniale" qui a eu lieu dans ce qu'on appelle le "pavillon soviétique" en même temps que la grande Exposition coloniale de Vincennes, en 1931. [...] Mille pensées et réflexions vous viennent quand on ne voit pas ces dieux dans un musée, mais qu'on les tient dans les mains et qu'on éprouve leur forme comme peuvent faire les aveugles. »

Colliers, Elsa Triolet, traduit du russe par Léon Robel.

4

« Elsa Triolet était quelqu'un de très précis. C'était aussi une femme forte, autoritaire, ce qui était nécessaire pour réussir dans le milieu de la mode. »

Nathalie Gosselin, commissaire de l'exposition de Villefranche-sur-Mer, en 2014.

5

« Quelques mois avant la remise officielle des bijoux à Saint-Étienne-du-Rouvray, Raymonde Lefebvre, le maire Michel Grandpierre et moi, nous nous étions rendus au siège de *L'Humanité* à Paris, sur l'invitation de Roland Leroy qui en était le directeur. Le journal était alors situé boulevard Poissonnière. Roland Leroy nous a salués et Jean Ristat est arrivé, avec sa grande écharpe rouge et son grand manteau noir. Le secrétaire d'Aragon nous a présenté une grosse valise, nous expliquant qu'Aragon souhaitait la léguer à la Ville. C'était la première fois que je voyais les bijoux d'Elsa. Certains colliers étaient abîmés. Je mesure aujourd'hui le merveilleux travail de restauration qu'a réalisé Coralie Cadène et Marie Peillet. »

Gérard Vandenhende, ancien chef de cabinet de Michel Grandpierre.



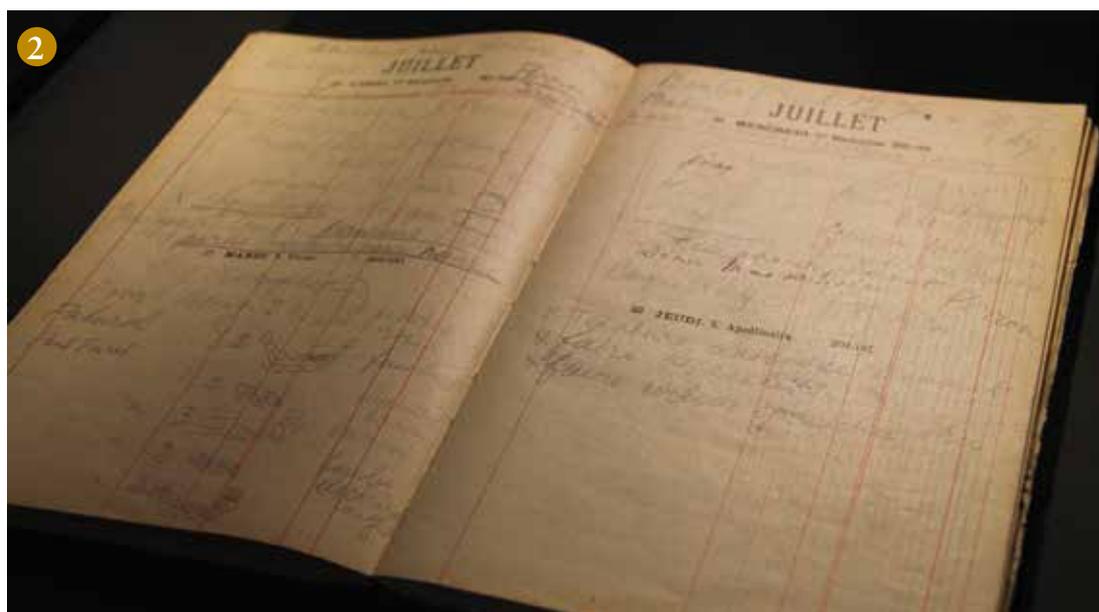
© Mémoire d'Humanité / Archives départementales de la Seine-Saint-Denis



© Art digital audio



© Gisèle Freund



Ce hors-série au journal municipal *Le Stéphanois* a été réalisé à l'occasion de l'exposition « Les Bijoux d'Elsa Triolet – Créations haute couture », présentée au centre culturel Le Rive Gauche à Saint-Étienne-du-Rouvray, du 13 octobre au 16 décembre 2018, avec le parrainage du ministère de la Culture et le soutien de: Atelier Féret & Frechon architectes, Artefact, Bistrot des Abattoirs, Bonnaire traiteur, Eiffage Construction Haute Normandie, Eiffage Energie Systèmes Clévia Normandie, Eiffage Energie Systèmes Haute Normandie, JC Decaux, Le Département 76, LM Communication ; ainsi que de la Maison Triolet-Aragon, Saint-Arnoult-en-Yvelines.

à mes amis de Saint-Étienne-du-Rouvray, et
tout particulièrement à M^{me} Lefebvre qui
fonda et développa la Bibliothèque Elsa Triolet,
ma première visite dans un monde pour
moi désert, et où je ne resterai pas très
longtemps.

Bien fraternellement

Aragon

- « À mes amis de Saint-Étienne-du-Rouvray, et
tout particulièrement à Mme Lefebvre qui
fonda et développa la bibliothèque Elsa Triolet,
ma première visite dans un monde pour
moi désert, et où je ne resterai pas très
longtemps.
Bien fraternellement.
Aragon »

Texte écrit par Aragon en août 1970 sur le livre d'or
de la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray lors d'une visite
dans la ville, accompagné de Roland Leroy.



Saint-Etienne-du-Rouvray